

suivre. Quoique l'on en dise, l'Angleterre est encore forte, forte par son or, par sa marine, et par le courage et le patriotisme de sa vigoureuse et belle population.

Elle reconnaît, non-seulement par le *Times*, mais par presque tous ses journaux importants, que la France, une France grande et puissante, est nécessaire à l'Europe et au monde. On peut en inférer, sans forcer les choses, qu'elle se jettera dans la mêlée du moment qu'il y aura péril en la demeure, danger pour l'existence nationale du peuple français.

••

Le bon roi Guillaume, qui s'appelle maintenant le grand empereur d'Allemagne, ne se refuse aucun luxe, même en fait de presse. Il fait publier à Versailles un *Moniteur* quelconque, en français, et dans les intérêts de la Prusse, cela va sans dire. Le *Times* appelle ça un prussien habillé en français. Ce prussien n'est pas du tout aimable pour l'Angleterre, qu'il traite de "peuple de boutiquiers." Dans un récent article, le "*Moniteur*" prussien ne se gêne pas du tout pour dire ce que les allemands pensent de l'Angleterre. C'est très-long et délayé dans un grand nombre de mots, qui peuvent se résumer très-clairement dans deux phrases : l'Angleterre est exclusivement adonnée au commerce et aux affaires et elle n'a pas d'armées comparables à celles des nations continentales ; conséquemment, elle doit s'effacer et ne plus songer à jouer un rôle politique sur le Continent.

Le *Times* a relevé le gant et dans un article très-vif, plus vif qu'on en rencontre généralement dans ses colonnes, il revendique la grande influence que l'Angleterre a toujours exercée et veut encore exercer en Europe. Il admet la faiblesse numérique de l'armée anglaise, comparée aux bataillons prussiens, mais il compte sur la marine et la réorganisation de l'armée, déjà commencée, pour maintenir l'influence et le prestige du pays et protéger son honneur et ses intérêts *contre n'importe qui et en toutes circonstances.*

Continuez, bons Prussiens, c'est comme ça que vous déciderez l'Angleterre à vous tomber sus.

J. A. MOUSSEAU.

M. ROLLAND.

Nous avons oublié d'accuser réception de plusieurs nouveaux ouvrages que l'entrepreneur M. Rolland offre en vente. Ce sont : 1o. une géographie de M. Holmes corrigée, revue et augmentée par M. l'abbé Gauthier ; 2o. un almanach de 1871 très-utile et très-intéressant ; 3o. un jeu de cartes qui donne envie de faire une partie de whist seulement à le regarder. Il y a encore ce livre célèbre connu sous le nom de Notre-Dame de Lourdes qui fait partout une si grande sensation. Nous reparlerons de cet ouvrage lorsque nous l'aurons reçu.

UN OUVRAGE PRÉCIEUX.

MM. Beauchemin et Valois offrent aux maisons d'éducation et à tous ceux qui veulent apprendre l'anglais un ouvrage remarquable. C'est un *nouveau cours de langue anglaise selon la méthode d'Ollendorf*. Il a été préparé par M. Nantel, maintenant supérieur du Collège de Ste. Thérèse ; il n'est pas étonnant par conséquent qu'il soit bien fait. Il est certainement supérieur à tous les ouvrages du même genre en usage dans nos écoles et nos maisons d'éducation. Rien de plus clair, de plus naturel que la méthode adoptée par M. Nantel pour donner une connaissance exacte et rapide de l'anglais. Inutile d'entrer dans les détails, nous pouvons dire sans crainte que tous ceux qui parcourront cet ouvrage ne voudront pas en avoir d'autre.

Notre jeune compatriote, M. Mazurette, recueille des applaudissements dans toutes les villes des Etats-Unis où il se fait entendre. Les journaux américains parlent de lui dans les termes les plus flatteurs. Le *Westfield News Letter* lui faisait, la semaine dernière, beaucoup d'éloges pour le talent avec lequel il avait rendu "Home, sweet home" avec des variations composées par lui-même,

Le fait est que nos artistes, écrivains, poètes et orateurs n'ont qu'un défaut ; c'est d'être nés en Canada. Partout ailleurs ils feraient fortune.

RIVIÈRE ROUGE.

Les volontaires du Nord-Ouest vont nous revenir au printemps prochain. Comme on le sait un grand nombre n'étaient partis que dans l'espérance qu'ils seraient employés au moins pendant deux ans. L'état militaire ne promet pas d'être profitable à la jeunesse canadienne, elle y a trouvé jusqu'à présent peu d'encouragement, elle n'y a pas même rencontré la gloire, faute d'occasion de se battre. On s'enrôle, un beau jour, on part pour la guerre et après quelques mois d'ennui et de misères on est forcé de tout laisser là pour reprendre la charrue, la verge ou la plume. Après avoir sollicité pendant des jours et des semaines une place de caporal, on recommence à parcourir les magasins et les bureaux pour trouver une place de

commis et de clerc. Il faut donc que partout la jeunesse se heurte contre les obstacles et les épreuves de toute sorte, ne sachant que faire de connaissances qui ne la mènent à rien.

L. O. D.

Les officiers et soldats qui, au nombre total de 86, resteront en service au Fort Garry, après le 1er mai prochain, formeront deux compagnies, dont chacune se recrutera dans l'un des deux bataillons de la force actuellement en service à Manitoba. L'engagement ne sera que de six mois, avec pouvoir au gouvernement de l'étendre jusqu'à un an, mais pas plus. L'officier commandant, sera, selon toute probabilité, un major.

Il est question de donner des terres à Manitoba, aux militaires qui font partie du corps qui sera licencié au 1er mai.

Manitoba formera le 10e District militaire de la Confédération.

On propose de mettre en dépôt au Fort Garry, toutes les armes, munitions, etc., qu'il sera possible d'y laisser au retour des soldats, le 1er mai prochain, afin d'avoir dans la nouvelle province un magasin militaire en cas de besoin.

Il est remarquable de noter que les partisans de Riel, durant leur occupation du Fort Garry, ont épargné et laissé en place une quantité d'armes et de munitions de guerre que le Colonel Wolsley y a trouvée à son arrivée dans le fort, et qui sont la propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

La force expéditionnaire de la Rivière-Rouge cessant d'exister au 1er mai 1871, les deux compagnies de dépôt stationnées à Klugston, et celle stationnée à l'Île Sainte-Hélène, seront licenciées.

Rien de décidé, paraît-il, relativement à l'organisation d'une garde pour nos forts et poudrières.

Un Correspondant de *L'Événement* qui paraît fort sur la question des nuances, écrit des choses qui doivent être très agréables à son propriétaire et rédacteur en chef. M. Fabre, lui-même, ne ferait pas mieux. Après avoir parlé des divisions qui pourraient se manifester aux prochaines élections, il ajoute :

"Cependant les trois partis paraissent s'entendre sur un point : c'est qu'il faut faire entrer dans la vie publique des hommes nouveaux, laborieux et instruits. Tout le monde est d'accord sur ce point : Fortifier la représentation. Le clergé surtout à Montréal et à St. Hyacinthe en sent la nécessité, en reconnaît l'urgence. Il se rappelle le mot si juste d'un chef de parti à qui un prélat ayant reproché de n'être pas assez difficile sur la qualité de ses soldats, répondit : que voulez-vous ? Je me bats avec les soldats que vous m'envoyez et je ne suis responsable que de la victoire.

"Il ne serait pas impossible même que, comme après tout il n'y a aucune grande question d'engagée pour le moment dans les élections locales, les trois partis s'entendissent tacitement sur le choix de certains candidats à faire élire. Il n'est pas difficile de trouver des hommes assez religieux pour plaire au *Nouveau Monde*, assez libéraux pour être agréés par le *Pays*, assez nationaux pour rassurer la *Minerve* et ayant cette nuance d'indépendance que cherche *L'Opinion Publique*. Ainsi qu'est-ce qui empêcherait de porter de concert M. Cassidy à Montcalm, M. Jetté à L'Assomption, M. Mousseau à Berthier, M. Alex. Lacoste à Chambly, M. Loranger à Laprairie, M. Coursol ou l'échevin David à Montréal Est, M. Thos. White, de la *Gazette* de Montréal, à Missisquoi, M. Oscar Dunn à Soulanges, M. Dansereau à Verchères... etc.

"Je crois, pour ma part, que pour éviter des luttes inutiles et amener en chambre un groupe d'hommes capables et actifs, on en arrivera à une sorte d'arrangement comme cela ; et quelques-uns des candidats que je viens de nommer passeront. Plusieurs membres importants du parti conservateur et même des ministres sont, dit-on, favorables à cette combinaison. Dans le clergé, on y est généralement très sympathique. Je ne vois pas pourquoi du reste ce que nous voyons au Nord-Ouest, ne se verrait pas ici, c'est-à-dire un rédacteur du *Nouveau Monde* (M. Royal) porté sur la même liste qu'un collaborateur de la *Minerve* (M. Dubuc) et élus en même temps. Si quelqu'un y aperçoit quelque inconvénient, pour la chose publique bien entendu, qu'il le dise.

DUREL."

TERRIBLE ACCIDENT.

Samedi dans la nuit une scène lamentable se passait sur la rue Notre-Dame. Un incendie venait d'éclater au No. 262 dont le rez-de-chaussée est habité par Mlle. Paradis et les étages supérieurs par la famille Cairo. Voici comment le *Pays* raconte ce douloureux événement :

"En quelques minutes les habitants du voisinage et quelques passants attirés se réunirent sur le trottoir, en bas de la maison où le feu venait de se déclarer ; un homme, à moitié nu, tenant un jeune enfant dans ses bras, apparut bientôt à la fenêtre du second étage, au milieu d'un nuage de fumée, et après avoir invoqué le secours des spectateurs, lança le pauvre petit être dans l'espace. Trois autres de ses enfants, sa femme et sa nièce furent sauvés de la même façon et recueillis dans les bras des pompiers ; il était sur le point d'être suffoqué par la fumée, lorsqu'un pompier se hissant jusqu'au second étage au moyen d'une échelle, l'enleva dans ses bras, et le déposa sur le trottoir, à moitié évanoui.

"On était parvenu à maîtriser l'incendie, lorsque le bruit se répandit parmi la foule que trois des habitants de la maison étaient encore au troisième étage ; les pompiers s'élançèrent courageusement, au risque d'être étouffés, et trouvèrent en effet, dans les différentes chambres de cet étage, le corps de M. Henry Cairo, frère du propriétaire de la maison, celui d'un jeune enfant de 12 ans, fils de M. Cairo, et celui de la servante, la nommée Eanny Burgess.

"Le pauvre enfant, aussitôt en entendant l'alarme, avait passé à la hâte une paire de pantalons, après avoir cherché en vain une issue pour s'échapper, il était venu, à moitié asphyxié, se blottir sous les couvertures de son lit, où il a été trouvé mort par les pompiers.

"La servante était étendue sans vie au haut de l'escalier, elle mettait déjà le pied sur la première marche, lorsqu'elle a été suffoquée par la fumée.

"Le cadavre de M. H. Cairo a été trouvé près d'une fenêtre, la mort l'a surpris au moment où il faisait un effort désespéré pour ouvrir la croisée.

"Les corps des trois infortunés ont été de suite transportés, suivis par la foule, à l'hôpital-général, où ils ont été déposés à l'amphithéâtre."

Nous recommandons la lecture de cette charmante satire tirée du *National Suisse*.

LE ROI GUILLAUME EN SCÈNE.

BISMARCK A JULES FAVRE.

Soyez le bienvenu, cher Monsieur Jules Favre. Vous paraissez fâché ?—Votre chagrin me navre. Remettez-vous, de grâce, et vous asseyez là. Vous plait-il quelque peu du vieux vin que voilà ? Les rôles sont changés depuis notre campagne, C'est nous qui vous offrons ce qui pousse en Champagne... Riez donc !—Je ne suis ni méchant, ni moqueur, Mais franc, tout rond... Je dis ce que j'ai sur le cœur, Et, lorsque sur le cœur j'ai quelque vilénie, Je la dis tout de même, après quoi je la nie ; Je trompe et même ainsi mes Allemands épais... Buvez !—Donc vous venez me demander la paix ? De grand cœur !—Entre nous je n'aime pas la guerre Où l'on ne voit briller que la force vulgaire, Où le canon paraît plein de verve et d'entrain, Tandis que le génie est à l'arrière-train, Et vous ne sauriez croire à quel point je m'ennuie Avec mes généraux bêtes comme la pluie. D'ailleurs je ne suis pas animal carnassier, Bien que je porte ici l'habit de cuirassier... Mais hélas ! c'est le roi, mon maître, qui se pique, Sous son casque pointu, d'être un héros épique... Avec ses favoris en côtelette, il est Déplaisant et, de plus, têtue comme un mulet. On a beau le tenir, il écrit à sa femme Du matin jusqu'au soir quelque plat télégramme Qui fait rire de lui même les Bavares ; Il se gonfle, il se dit déjà le roi des rois, Il pense à restaurer l'empire d'Allemagne, A se faire appeler... comment donc ?—Gillelmagne ?!!— Puis il a ce défaut que sans aucun remords, Après tous nos combats effrayants, quand les morts Gisent par cent milliers dans les plaines pourries, Il met Dieu de moitié dans toutes ces tueries !...— C'est désolant ! Tâchons de le prendre en pitié, Cher Monsieur Jules Favre, et causons d'amitié ! Vous voulez donc la paix ? Pour moi, je vous l'accorde Avec plaisir, A tout péché miséricorde. Mais mon diable de roi, même après ses repas, S'obstine à déclarer que vous n'existez pas. Je lui dis chaque jour : "N'est-il pas temps qu'on parte ? A qui faisons-nous donc la guerre ? A Bonaparte ? C'est donc fini, Monsieur votre frère est battu. Il fume en Allemagne à bouche-que-veux-tu : Son trône vous gênait, vous l'avez voulu prendre, Vous l'avez pris. Va-t-on maintenant le lui rendre. Parce que ce pouvoir que nous avons cassé Est le seul reconnu par nous ? C'est insensé. Laissons dans ses débris cet empire illusoire... Et d'ailleurs, quels que soient les chefs du Provisoire, Ils paraîtraient sans doute à nos esprits têtus Mille fois suffisants... s'ils nous avaient battus..." Bah ! j'ai beau répéter mainte phrase pareille A ce crâne de bronze ; il fait la sourde oreille. Quand il boit du Champagne, on ne peut le tenir : Il commence des toasts qu'il ne sait pas finir... Il n'entend rien.—Enfin, à force de prières, J'ai conquis le plaisir de vous voir à Ferrières. Mais, bien que nous fassions ensemble un premier pas, Vous êtes un monsieur que je ne connais pas... Et je dois avec vous, en termes fort honnêtes, Faire un traité de paix, sans savoir qui vous êtes. Or, avant de traiter, je ne demande rien Que Strasbourg, Toul, Verdun, le Mont Valérien, Afin que nous puissions pendant cet armistice, Incendier Paris s'il nous plaît. C'est justice. Je ne veux rien de plus. Je suis tout franc, tout rond. Mais quoi, mon cher baron.—Si je vous dis baron, C'est que l'homme commence au baron dans ma Prusse—Quelle mouche vous pique, ou plutôt quelle puce ? Je suis fort modéré. Le bon peuple allemand Vous battit, comme dit Guillot, totalement... Donc il doit contre vous prendre des garanties. Quand un homme aux échecs a gagné vingt parties, Afin que le vaincu puisse vaincre à son tour, Il lui dit : Cher monsieur, je vous rends une tour... Mais nous n'agissons pas de même en Allemagne Quand on y rend des tours, c'est à celui qui gagne. Nous sommes les plus forts, aussi nous vous craignons. Laissez-vous donc un peu détrousser, compagnons ! Outre vos milliards (nous sommes si bons princes) Nous ne vous ravirons que deux ou trois provinces. Hein ?... Non ?... Vous vous levez, prenant votre chapeau. Vraiment, c'est mal à vous. Craignez pour votre peau, Nous allons entasser cadavre sur cadavre Par votre faute, hélas ! cher monsieur Jules Favre. Puisque vous repoussez mes projets trop humains, Adviennent que pourra, je m'en lave les mains... Nous lancerons sur vous, foule incerte et pécore, Des boulets, des obus, des bombes, pis encore : Vingt dépêches du maître à sa femme Augusta Où vous lirez ceci : "Notre Fritz était là."

(Signé) MARC MONNIER.

ÉTRANGE.—Le 1er janvier, un nommé Pratte, de Stucly, emprunta à son père, qui demeure à six milles de chez lui un piège pour prendre un animal quelconque qui venait dévorer ses volailles. Il le tendit le soir même, et le lendemain le piège avait disparu. Pendant les trois jours suivants, il n'en eut pas de nouvelles, mais le cinq, à minuit, le maître d'un moulin, étant sorti, entendit dans les airs un bruit de chaînes, il entra précipitamment. A quatre heures, en passant, il entendit ces mêmes bruits et vit voler devant le mouli : un animal qui lui parut d'une forme et d'une dimension égayantes. Il entra aussitôt au moulin en disant qu'il avait vu le diable. Vers cinq heures, un des frères de Pratte, qui arrivait chez son père, entendit lui aussi le même vacarme. Sans prendre le temps d'examiner ce que ce pouvait être, il courut dire à son père que le diable était à la grange. Le père s'armant du tisonnier, s'avança avec précaution et non sans faire un grand signe de croix, vers le prétendu échappé de l'effeur, et il tapa si bien dessus qu'il finit par l'assommer. Ce diable n'était rien autre chose qu'un énorme hibou de savanes. Et que le père Pratte trouva de plus surprenant fut de voir la patte de ce hibou le piège qu'il avait prêté à son fils quatre jours auparavant.